



## *Cheveux Blancs Cœur Rouge !*

*La lettre des Retraités.es CGT ...*

*N°12 - mars 2026 - Bassin de Champagnole*



## **Spéciale « Travaux »**

## Sommaire ...

- Ceux qui bossent et les autres feignasses !
- Le travail en crise, la crise du travail
- Aux origines du management
- Le travail des femmes, une longue histoire...
- Pas de retraité-e sans travail !



## Ceux qui bossent et les autres feignasses !

De la naissance à la mort, nous ne cessons de travailler car il n'y a pas d'humanité sans travail. Tout simplement parce, pour des raisons d'abord primaires, il nous faut veiller à nous nourrir, nous loger, chauffer etc...

Nous commençons à travailler à apprendre : marcher, parler, lire, écrire, se socialiser etc. Puis nous travaillons à engranger les expériences et les savoirs passés et enfin nous travaillons à des préférences plus pro et/ou des nécessités. Le genre humain laisse une œuvre permanente et chacun-e y applique son empreinte.

Le travail, c'est donc **l'ensemble des activités humaines**. Mais nous ne le pensons plus comme tel. Nous le pensons sous le prisme emploi. Pourtant de nombreuses sociétés humaines n'ont pas eu d'emploi. C'est même assez récent dans notre propre histoire.

On doit ce rétrécissement de la pensée au capital. Il capte ce qui lui est nécessaire dans tout ce que nous savons faire, nous hyper-spécialise dans des tâches. Surtout, le système ne donne de visibilité qu'au travail qui lui procure de la rentabilité. De fait, il a discrédité tout le reste car ce «reste» n'a pas de valeur marchande. Et **cette valeur marchande s'appelle emploi**.

Les travaux sans rentabilité et destinés au bien commun, à la société, disparaissent des radars. Est invisible le travail ménager, associatif, syndical et politique, de bénévolat, celui des privé-es d'emploi... La société, y compris notre langage syndical sont impactés. Il y a les actifs et les autres, comme s'ils et elles étaient inactif-es ! Il y aurait ainsi ceux qui bossent, donc ceux qui rapportent, et tous les autres, les feignasses !

Et sur cette base, on peut aussi comprendre toute la construction idéologique du patriarcat.



## Le travail en crise, la crise du travail

Après mai 68 et après s'être mangé 36, le patronat a dit plus jamais ça. Il est allé fouiller, comprendre comment de tels mouvements pouvaient naître. Et il a trouvé ce que nous-mêmes, souvent, n'analysons plus.

Malgré le flicage, la peur, la répression, les travailleur-es arrivaient à faire face parce qu'ils étaient en équipe de travail, en collectif. La question du travail était discutée tous les jours, ce qui permettait de définir progressivement de l'exigence sociale sur ses conditions d'exercice et de rémunération. C'est ça qui était traduit en revendications par le syndicat, qui, de fait, avait du rapport de force, n'était jamais isolé. La contestation s'est ancrée dans la concentration des travailleur-es. C'est elle qui a permis au syndicalisme de travailler sur la conscience de classe. Et c'est bien ce qu'il faut briser.

A partir des années 80, le patronat va modifier les orgas de travail pour isoler, mettre en concurrence, intensifier le travail et les temps pour le penser, individualiser la peur, la pression, les salaires, les horaires, les primes, tout bidouiller sur fond de mise en concurrence à tous les niveaux (individu/atelier/service/entreprise...). Il touche à l'emploi stable en inventant des statuts jetables à tout moment, plus de mobilités, plus de réorganisations régulières. Il faut installer **l'insécurité sociale** au quotidien.

En absence de rapport de force à l'échelle de la société, le gouvernement n'est plus contraint à faire du social, il vide les conquies sociaux, éclate les droits, les libertés fondamentales, les délégations, les institutions représentatives pour accompagner ses copains de classe .

Les repères collectifs sont écrasés, le nouveau management est construit sur les savoir-être, pas sur les savoir-faire. Ses concepts sont hautement fascistes, basés sur l'excellence, la performance, l'employabilité, la soumission, l'épuisement. Le patronat a passé une étape décisive et affirme qu'il a gagné la lutte des classes.

Et bien non, pas du tout. Il en a muselé les expressions, lui a enlevé son rapport de force, mais il ne l'a pas brisé. Il est et reste en sérieuse difficulté.

Parce que les travailleur-es résistent à partir de leur métier. Elles et ils n'acceptent pas de le faire n'importe comment, ils s'acharnent à continuer à lui trouver du sens.

D'ailleurs, s'ils n'étaient pas des résistant-es, ils n'en tomberaient pas malades.

Alors, nous avons 2 types de difficultés : d'une part ces résistances sont individuelles et invisibles et d'autre part, les forces progressistes sont engluées dans l'emploi et ont perdu de vue la question même du travail. C'est le RN qui s'est occupé du travail.

Le patronat a vidé toute démocratie des entreprises et les services publics passent aussi à la moulinette. Les syndicats sont devenus les propriétaires de la revendication, elle n'est plus assez en appui sur ce qui est vécu au quotidien par celles et ceux qui la nourrissent.

Alors, il est peut-être grand temps de combler le fossé, de redevenir la Confédération générale du travail et pas celle de l'emploi. Car à ne pas soigner le travail, nous ne pourrions avoir d'impact sur l'emploi, sphère unilatérale des employeurs.

En commençant par ce qui peut paraître simple mais ne l'est plus, car subversif: recréer du temps et des espaces pour permettre toutes les expressions sur l'exercice du travail au quotidien. Ce serait commencer à reconstruire du rapport de force, en redonnant un statut à la parole des travailleur-es car ce sont elles et eux les spécialistes du travail. Ce serait réinjecter de la démocratie dans le travail, reconstruire des repères collectifs et de l'appartenance de classe. C'est ce qui nous a fait vivre pendant 130 ans, c'est là-dessus que nous avons construit nos forces et les luttes gagnantes. Ça nécessite de refonder nos priorités et nos propres organisations de travail. Mais nous n'avons jamais manqué d'imagination !



## Aux origines du management

« Il faut travailler avec des collaborateurs. La lutte des classes doit être évacuée de la société économique comme de la société politique. Le nouveau rapport hiérarchique conjure le risque d'un affrontement entre dominants et dominés, entre patrons et employés. A l'échelle de l'économie dans son ensemble, la cogestion doit étouffer dans l'œuf toute velléité de contestation.

Le chef ne prescrit pas l'action dans les détails les plus précis, il se borne à des directives en terme d'objectifs. Son rôle est d'ordonner un résultat, puis d'observer et d'évaluer.

L'exécutant, quant à lui, a été recruté sur une fiche de poste qui précise les devoirs, la mission et les compétences. »

C'est le management par délégation de responsabilité, la tactique par la mission qui confère une responsabilité totale alors qu'on n'a décidé de rien. Libre d'obéir. Ne jamais penser les fins, être cantonné au seul calcul des moyens.

« Être rentable, performant, productif et s'affirmer dans un univers concurrentiel pour triompher . C'est la transformation généralisée de toute existence, de tout être, en objets et en facteurs (de production) jusqu'à l'épuisement et la dévastation. Il faut être utile pour avoir le droit de vivre et d'exister. »

Nous reconnaissons ces pratiques parce qu'elles sont ankystées dans tous les lieux de travail et la société. On les doit à Reinhard Höhn, le « Joseph Mengele » du droit. C'est un juriste haut gradé de la SS, protégé d'Himmler. Il sera peu inquiété après la défaite du nazisme, sera blanchi par la loi d'amnistie de 1949, comme 800 000 autres nazis.

Après-guerre, le contexte est au plan Marshall, à la lutte contre le « danger communiste », aux missions de productivité. Höhn va vite remonter dans la

hiérarchie sociale. Il sera le pilier de l'école de Bad Harzburg qui formera des milliers de managers, les cadres des **armées modernes que sont les entreprises**. Il s'agit de mener une autre forme de guerre.

Höhn va théoriser ce nouveau management, sur la base de ce qu'a mis en place le système nazi. L'essaimage a pleinement réussi, les facilités étaient posées par la sociale-démocratie, par le fait que dans les années 70, le chef du patronat allemand est Hans-Martin Schleyer, SS en charge de l'aryanisation de l'économie slovaque...

*« Discipliner les femmes et les hommes en les considérant comme de simples facteurs de production et dévaster la Terre, conçue comme un simple objet, vont de pair. En poussant la destruction de la nature et l'exploitation de la « force vitale jusqu'à des niveaux inédits, les nazis apparaissent comme l'image déformée et révélatrice d'une modernité devenue folle - servie par des illusions (la « victoire finale » ou la « reprise de la croissance ») et par des mensonges (« liberté », « autonomie ») dont des penseurs du management comme Reinhard Höhn ont été les habiles artisans ». Toutes les citations sont extraites de : Johann Chapoutot- Libres d'obéir- nrf essais/Gallimard*

Ce fascisme politiquement correct est inscrit dans notre quotidien ! Reprendre la main sur les questions du travail, refaire autorité sur lui en tant qu'organisation de classe, comme nous l'avons fait dès notre création, c'est commencer à apporter d'autres réponses, d'autres perspectives que celles qui nous sont assignées.



## *Les femmes et le travail...Une longue histoire...aussi longue que l'humanité*

*De tous temps, aussi loin que remonte les traces de l'humanité, on trouve les traces du travail des femmes. Pas sur les murs de grottes, où elles n'apparaissent pas. On les a déjà invisibilisées. Mais à travers les outils : aiguilles en os, grattoirs pour les peaux pour fabriquer les vêtements etc.*

*Le travail des femmes étant considéré pendant longtemps par les classes dominantes comme « naturel », il n'était pas valorisé dès lors qu'elles travaillaient à domicile : s'occuper des enfants, faire la nourriture, l'entretien du linge et de la maison, l'entretien du jardin, du poulailler...*

*Tout cela était considéré comme une occupation naturelle pour les femmes des classes laborieuses. Dans les champs elles étaient les auxiliaires des hommes, pour les récoltes. Leur travail n'était pas valorisé ni financièrement, ni en tant que vrai travail.*

*C'est lorsque le travail salarié s'est développé que les femmes ont commencé à s'émanciper. Leur salaire moindre que celui des hommes ( et ça dure toujours !!) a été souvent le prétexte à grèves et révoltes. Elles ont vite compris la force du collectif.*

*Les ouvrières de la soie dans la région de Lyon ont mené une lutte d'1 mois en 1869.*



On les appelait les ovalistes. Elles étaient chargées de récupérer le fil de soie naturelle pour le transformer en fil tissable grâce au moulinage. 12 à 14 h de travail par jour, des ateliers bruyants, humides. Travail debout, mal payé, interdiction de faire des pauses. Avec le soutien de l'AIT (association internationale du travail) créée en 1864, elles vont tenir la grève 1 mois du 17 juin au 21 juillet. 1800 femmes sur 2500 y participent. C'est la première grève de femmes en France.

En 1881 à Jönköping en Suède, et en 1888 à Londres, les ouvrières des qui fabriquent les allumettes, les paysannes des rizières de la plaine du Po, au tout début du XX<sup>ème</sup> siècle. Ce sont les faibles salaires, les mauvaises conditions de travail qu'elles rejettent.

La grève des cigarières de Marseille en 1887. L'industrie du tabac fait la fierté de l'Etat. Les cigarières qui roulent les cigares à la main, des ouvrières immigrées venues d'Italie, d'Espagne y travaillent 10 heures par jour. Leurs mains portent la marque du tabac, et surtout, elles subissent

les violences des contremaitres, fouilles au corps, injures. Elles décident de se mettre en grève. Soutenues par la presse locale, leur cause ira jusqu'à la Chambre des députés.

La 1<sup>ère</sup> guerre mondiale qui envoie des millions d'hommes dans les tranchées, va accélérer l'entrée des femmes dans le « marché du travail ». Elles remplacent les hommes aux travaux des champs, dans les usines d'armement et autres. A la fin de la guerre, elles ne veulent pas perdre cette indépendance économique qu'elles ont gagné, indépendance qui leur permet de s'émanciper de l'autorité du mari, bien que la loi ne le permette pas encore.



La grève des ouvrières sardinières de Douarnenez en 1924. C'est aussi les mauvaises conditions de travail et de salaire, et le mépris des patrons qui est à l'origine de cette grève. Les Penn Sardines . Elle dure 46 jours. A l'issue de cette grève, une des leadeuses sera même élue au Conseil Municipal de Douarnenez, alors que

les femmes n'ont pas encore le droit de vote En 1917, les ouvrières du textile de Petrograd, déclenchent le 8 mars une grève, prélude à la révolution d'Octobre.

Aujourd'hui, le capitalisme a éclaté les organisations de travail, rendant la résistance des femmes et les luttes plus compliquées. Pourtant, les employées au ménage des hôtels Ibis, des femmes immigrées ont mené pendant 21 mois une grève qui s'est terminée par une victoire de 2019 à 2021, pour les salaires, l'intégration dans l'entreprise, de meilleures conditions de travail.

Aujourd'hui, ce sont les coiffeuses du boulevard de Strasbourg à Paris qui sont en grève depuis le 3 mars, contre un patron véritable esclavagiste qui les rackette de 250 euros pour avoir les bulletins de salaire, nécessaires pour obtenir des papiers, ne paie pas les congés, impose 6 jours de travail par semaine.



Partout dans le Monde, les femmes travailleuses luttent pour de meilleures conditions de vie . Les talibans qui ont interdit de travail, d'éducation les filles et femmes d'Afghanistan. Elles n'en continuent pas moins de

résister.



## **Pas de retraité-es sans travail !**

Qu'on le veuille ou non, notre vocabulaire est constamment impacté, colonisé par la pensée dominante. Par exemple, nous parlons d'actif-es et de retraité-es. C'est la terminologie officielle.

Certes, c'est confortable et rapide. Mais c'est beaucoup trop rapide !

Il y a confusion, encore et encore, entre travail et emploi. Nous n'avons plus d'emploi ( pour la majorité d'entre nous) et plus de patron. Est-ce que cela signifie que nous ne travaillons plus ? Certainement pas !

Un humain qui ne travaille pas, ça n'existe pas ou alors l'horizon, c'est le cimetière, quel que soit l'âge..

Nous ne sommes tout simplement plus dans la boucle de la productivité. Notre travail s'inscrit dans le socialement utile, ce dont se fout le capital car il n'y a pas de rentabilité à la clef, en tout cas pour lui.

Syndicalement, cela nous pose également problème puisque nous reproduisons cette fracture actif/retraité tout en appelant à la continuité. Or, si nous considérons que nous sommes et restons des travailleur-es, répondre à l'enjeu de syndicalisation serait un peu plus simple, le fossé serait supprimé.

Alors nous travaillons, nous fourmillons d'activités, hors cadre contraint. Nous avons enfin la liberté de choisir notre travail, ses temps de réalisation et les moyens pour le réaliser. Une démocratie à elle seule...

Le fait de passer par actif-es/retraité-es nous scie la pensée. Parce que la liberté dont nous relevons dans notre travail non productif, c'est finalement tout ce à quoi nous aspirons lorsqu'on est en travail contraint par un employeur. S'arrêter sur le travail retraité-e pourrait nous permettre de re-dégager de l'utopie !

